

Dans la presse...

« L'histoire d'amour entre le TNS et le cinéma se poursuit ; dans ce troisième volet de la collection "Génération TNS", Nicolas Philibert apporte son bagage de documentariste, moins comme parti pris (la troupe est fictionnalisée, les comédiens jouent leur propre rôle, donc le réinventent) que comme méthode, qui recentre le film sur le travail concret de la création théâtrale - là où une Pascale Ferran, dans "*L'Age des possibles*" prenait avant tout pour sujet la jeunesse, comme le méconnu "*Pense à moi*" d'Alain Bergala choisissait l'échappée romanesque. L'enjeu se resserre donc autour d'un spectacle à faire, dans un dispositif réduit à un lieu et une nuit. Evidemment, cette vision du théâtre n'est pas neuve - les aléas de la création, les tiraillements esthétiques, les tensions personnelles, autant de passages obligés du genre - et on n'échappe pas à quelques discussions oiseuses (le théâtre est-il affaire de personnages ou de situations ?), même si la caricature est volontaire. Mais le film comme la troupe ne manquent pas de justesse dans les scènes de fatigue ou les temps morts et atteignent à une vraie grâce collective dans le travail du geste comme dans l'unisson des passages musicaux. Surtout, c'est l'arbitraire même du point de départ qui finit par emporter l'adhésion. Car si on reste en coulisses, on ne sort pas du théâtre. Du coup, les comédiens sont contraints de réinventer un dehors et de prendre au sérieux l'ancrage de la troupe à Strasbourg. Quoiqu'en dise Philibert, la ville invisible est le véritable personnage de "*Qui sait ?*" Car le spectacle à monter est censé s'inspirer des observations des acteurs interrogeant l'identité alsacienne. Ainsi les clichés (les cigognes, la bonne bouffe) retrouvent-ils leur pertinence, symboles d'exil ou souvenirs de disette, et la mémoire historique affleure (le camp du Struthof, les cloches imposant le couvre-feu aux Juifs). Tels des aveugles de rencontre, les comédiens évoquent les parfums de la ville, sculptent la cathédrale dans le vide. Du haut d'un clocher d'illusion, ils décrivent le Rhin (côté spectateur), et lorsqu'ils baissent les yeux vers le parvis, la caméra les accompagne : pari gagné, pour le théâtre comme pour le cinéma. »

Serge Chauvin, *Les Inrockuptibles* - 20 mai 1999

« Le film commence avec l'arrivée, un soir d'hiver, des protagonistes dans le baraquement militaire désaffecté qui sert de local à l'école du TNS durant la réfection de ses bâtiments. L'histoire sera celle d'une nuit, pendant laquelle les élèves se seraient présentés les uns aux autres le résultat de leurs enquêtes dans Strasbourg, et auraient tenté d'en faire un spectacle. Cette nuit partagée - recrée par et pour le cinéma bien sûr, nuit rêvée, hachée de disputes, de fous rires, d'initiatives magnifiques ou saugrenues, de moments vides, de divisions et de retrouvailles -, cette nuit est le scénario du film.

Ce scénario ne raconte pas l'histoire de la classe 30 du TNS, « sujet » du film, pas celle de Strasbourg, « sujet » des quinze enquêtes des élèves, mais l'histoire de la démocratie. L'histoire de « comment on fait quelque chose ensemble ». De la création d'une collectivité - de corps, de paroles, d'imagination. Le chant et la danse, la nourriture, le sommeil y ont leur part. Des rituels aussi. Cela se met en place par touches, pas du tout dans le symbolisme plat d'une démonstration, mais en construisant des personnages, singuliers, différents.

On est encore assez près de la scène pour songer à Brecht dans cette parabole de la communauté qui, sous les apparences du document brut, laisse assez de place à l'invention

de chacun (dont le réalisateur) pour échapper à l'inférial paradoxe de la commande: sans renier l'obligation de montrer chacun « à égalité », la dynamique interne de cette nuit offre à chacun sa place, qu'aucun signe mathématique ne définit par rapport aux autres. Ils ne sont pas égaux, ils sont uniques, et respectés par le film en tant que tels. C'est le grand talent de Nicolas Philbert, son grand respect des gens - ceux qu'il filme, ceux qui regarderont son film - d'avoir su modeler dans la pâte de la réalité cet objet imaginaire, aux formes légères, rieuses, émouvantes, baptisé “*Qui sait?*” »

Jean-Michel Frodon, *Le Monde* - 2 septembre 1999

« Ils sont habitués à avoir un texte, une ligne directrice, un maître. Encore fragiles, les jeunes élèves du Théâtre national de Strasbourg ont donc été un peu déboussolés quand Nicolas Philbert est arrivé parmi eux, car comme il l'avait fait pour “*Le Pays des sourds*”, ou avec les malades de “*La Moindre des choses*”, le cinéaste avait les mains vides. Il leur a demandé d'ouvrir les yeux sur leur ville. Et de revenir avec une idée, un son, une image, un souvenir... Bref, un prétexte à jouer ensemble. Balancés dans la réalité, avec ce qu'elle peut avoir de violent, de “cliché”, les jeunes apprentis comédiens auraient pu perdre pied. Ils sont étonnamment justes. Le réalisateur a su les déstabiliser sans sadisme, leur conférer une fière fragilité. Se construit ainsi sous nos yeux une approche de la réalité qui rappelle les recherches de nombreux plasticiens contemporains. Involontairement, Philbert a fait basculer un monde, et a transformé ce groupe d'élèves en une nébuleuse frémissante, pleine de promesses et d'espoir en l'avenir. Celui du théâtre, et celui de chacun. »

Aden – 2 septembre 1999

« Unité de lieu, de temps, et une trame minimale : à l'école, une nuit, les élèves -comédiens et scénographes - se réunissent pour mettre au point les bases d'un spectacle sur Strasbourg. Discussions, silences, apartés et détours, affrontements, regards, musique, tableaux vivants, marionnettes, petites formes où s'ébauchent des bouts de spectacles. Moments de grâce, d'ennui, d'envol ou de repos, le parti est pris de tourner sur le vif, de tout prendre, d'enregistrer le temps de la recherche et de la nuit, le temps de la fatigue, l'obscurité, comme ce qui échappe : la pétillance d'un regard, la révélation d'une voix, la fraîcheur d'une improvisation. C'est le parti de la confiance, de la tendresse et de la légèreté, celui des choses qui se disent en passant... C'est ainsi qu'il sera question de cigognes, de Delteil (1), de mariage, de camps de concentration, de vérité et d'engagement. Il y aura de l'accordéon, des danses, des chants, des sourires, des bouderies, et le rire vif et plein de Mounia qui éclate et s'impose, sans écraser pourtant ni fissurer la cohésion chaleureuse du groupe. Car, au terme du film, c'est cela qui s'épanouit : une juste intimité, une écoute attentive; une passion partagée et cette déclinaison du mot “ensemble” qui culmine très discrètement et très magnifiquement dans la scène finale de sommeil, d'éveil, et de joie. »

(1) Joseph Delteil (1894-1978) : poète, essayiste, romancier, auteur d'une quarantaine de livres, figure originale et anticonformiste de la littérature française.

Catherine Soullard, revue *Etudes* – septembre 1999

